



ELLA QUINN

Vingt et un jours pour se marier

LES WORTHINGTON

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Vingt et un jours
pour se marier

ELLA
QUINN

LES WORTHINGTON - 1

Vingt et un jours
pour se marier

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Paul Benita*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THREE WEEKS TO WED

Éditeur original
Zebra Books, published by
Kensington Publishing Corp.

© Ella Quinn, 2016

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2022

*À mon mari,
mon héros depuis plus de trente ans,
qui tient la barre pendant que j'écris.*

1

Fin février 1815
Leicestershire, Angleterre

Le ciel s'était assombri et le vent ballottait l'attelage, à tel point qu'une des roues quitta brièvement la route. Une pluie glacée mêlée de grêle martelait les fenêtres. Lady Grace Carpenter frappa au plafond de la cabine et essaya de se faire entendre malgré la tempête.

— Sommes-nous encore loin du Crow and Hound ?

— Non, madame, cria son cocher. Je crois que nous ferions mieux de nous y arrêter.

— Oui, absolument.

Elle se blottit dans son manteau. À leur départ ce matin, le ciel sans nuages ne laissait en rien présager un tel orage.

Ils se trouvaient à une heure à peine de chez elle, Stanwood Hall, mais mieux valait ne pas tenter le diable, et compter sur la discrétion du patron du Crow and Hound plutôt que de risquer la vie de ses domestiques et de ses bêtes par un temps pareil.

Quelques minutes plus tard, ils quittèrent la route principale, et elle entendit le cocher hélér un garçon d'écurie. La portière ne tarda pas à s'ouvrir, le marchepied fut déployé. Son valet, Neep, l'aida à descendre et l'abrita sous un parapluie jusqu'à l'entrée de l'auberge.

M. Brown, le propriétaire de l'établissement, un homme blond aux yeux bleus de taille et d'âge moyens, se trouvait là pour l'accueillir. Il referma la lourde porte en bois, les protégeant des éléments déchaînés.

— Milady, dit-il d'un ton surpris, nous ne nous attendions pas à vous voir ce soir.

— Je comprends, répondit Grace en enlevant son manteau mouillé et en le secouant. Moi-même, je ne pensais pas venir. Je suis allée rendre visite à une vieille cousine, et la tempête nous a surpris sur le chemin du retour.

— Ah, vous connaissez le dicton, milady. On n'est pas toujours récompensé pour ses bonnes actions.

— Il semble bien, oui, dit-elle avec un soupir. Dieu merci, nous étions près de chez vous. J'ai mon cocher, mon valet et deux hommes d'escorte, mais pas ma femme de chambre, ajouta-t-elle avec une grimace.

Pourvu que personne ne découvre jamais qu'elle se trouvait là sans sa chère Bolton ! Cette dernière, elle n'en doutait pas, allait lui lancer : « Je vous l'avais bien dit » dès qu'elle la verrait.

— J'aurais besoin de l'assistance d'une de vos filles. Il va sans dire que vous ne m'avez pas vue ici ce soir.

Brown acquiesça aussitôt.

— Oui, milady. Vous n'êtes jamais venue, même si, avec un temps pareil, il serait bien surprenant que nous voyions quiconque aujourd'hui. Vos domestiques et vous dormirez au chaud et au sec cette nuit. Pour le dîner, je vous installerai au petit salon, dit-il en désignant une porte proche des escaliers. Vous serez à l'écart de la salle commune.

Elle lui adressa un sourire reconnaissant.

— Merci. Ce sera parfait.

Susan, une des filles de Brown, la conduisit au premier étage, dans la grande chambre à l'arrière de l'auberge. Grace donna son manteau à la fille afin qu'elle le fasse sécher.

— Je ferai appel à vous quand je serai prête à me retirer.

— Oui, milady. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, sonnez la cloche, dit Susan avant d'exécuter une révérence et de partir.

Grace jeta un regard autour d'elle. Elle s'était déjà arrêtée ici à plusieurs reprises lors de sorties en famille, mais n'y avait jamais passé la nuit. L'auberge appartenait à la famille Brown depuis plusieurs générations. Le bâtiment était vieux, mais propre et bien entretenu.

Munie d'un châle brodé et d'un livre, elle redescendit au petit salon. Même s'il était encore tôt – 14 heures –, M. Brown avait fermé les volets et allumé un feu et assez de chandelles pour illuminer la pièce.

Une heure plus tard, bien au chaud et au sec, elle était plongée dans les aventures de *Madelina*, la dernière romance publiée par Minerva Press, quand, au milieu des bourrasques, elle entendit un autre attelage arriver dans la cour de l'auberge. Baissant son livre, elle se demanda qui pouvait bien être ce nouveau venu.

La porte de la grande salle s'ouvrit et se referma avec un claquement. La voix troublée de M. Brown lui parvint, ainsi que celle d'un autre homme – un gentleman, à en juger par son éloquence.

Son cœur rata un battement. Worthington ? Était-ce possible ? Cela faisait quatre ans qu'elle n'avait pas entendu sa voix, mais jamais elle ne l'avait oubliée.

Entrouvrant la porte, elle risqua un coup d'œil dans la grande salle. C'était bien lui, l'homme qu'elle avait voulu épouser dès sa première saison et qu'elle n'avait jamais revu depuis. Ses cheveux sombres, presque noirs, étaient mouillés aux extrémités, là où son haut-de-forme ne les avait pas protégés. S'il se retournait, elle verrait, elle le savait, ses yeux d'un bleu lapis si étonnant et ses longs cils.

— Ne pourriez-vous simplement proposer à cet autre voyageur de partager le petit salon avec moi ? était-il

en train de demander à l'aubergiste d'un ton poli mais presque excédé.

Il était probablement trempé, et la grande salle était, à vrai dire, glaciale.

L'embryon d'une idée frissonna dans l'esprit de Grace. Ravalant une folle excitation, elle s'avança courageusement.

— Monsieur Brown, Sa Seigneurie est la bienvenue si elle désire dîner avec moi.

— Si vous êtes sûre, mi...

Un regard impérieux de Grace le fit taire. S'il disait « milady », cela susciterait trop de questions de la part de Worthington. Quoi qu'il arrive, ce dernier ne devait en aucun cas connaître son identité.

— ... madame, se reprit Brown.

Elle essaya de ne pas montrer son soulagement.

— Oui. Vous pourrez nous servir une fois que Sa Seigneurie aura pris le temps de se changer.

Adressant une petite révérence à Worthington, elle retourna dans le petit salon.

Une fois la porte refermée derrière elle, elle s'y adossa. C'était sa chance, peut-être la seule de sa vie, et elle n'allait pas la laisser passer.

Que crois-tu faire, Grace ? As-tu perdu l'esprit ?

C'était sa conscience qui se rebellait.

Personne n'en saura rien. Brown niera que j'étais ici.

Comment oses-tu prêcher les convenances à des enfants alors que tu...

— Oh, tais-toi ! marmonna Grace. Quand aurai-je une autre occasion de me retrouver avec lui ? Réponds donc à cela. Tout ce que je veux, c'est passer un peu de temps en sa compagnie. Quel mal y a-t-il à cela ?

De l'eau dégoulinait de la grande cape de Mattheus, comte de Worthington. Une mare commençait à se former à ses pieds. Cette petite auberge ne l'impressionnait guère, et s'il était souvent passé devant lors de ses

voyages à Londres, il ne s'y était encore jamais arrêté. Sans cet orage, il l'aurait une fois de plus ignorée.

— Je peux ajouter du bois dans la cheminée de la grande salle, disait l'aubergiste. Mais mon petit salon est déjà occupé.

Matt examina la salle autour de lui. Elle était assez vaste et, par conséquent, difficile à chauffer. Les volets clos tremblaient et cognaient sous les rafales de vent. Il régnait ici un froid glacial, parcouru de courants d'air franchement déplaisants.

— Ne pourriez-vous demander à cet autre voyageur de partager le petit salon un moment avec moi ?

— Impossible, monsieur, dit l'aubergiste en secouant la tête. Je pourrais vous faire monter votre dîner dans votre chambre, mais il n'y a pas de table là-haut. Une fois que la grande salle sera réchauffée, vous y serez très à l'aise.

Matt en doutait fortement.

— Monsieur Brown...

Il se retourna au son de cette voix féminine, grave et éduquée. On aurait pu croire qu'elle appartenait à une dame âgée, mais certainement pas à une créature aussi splendide. Distrait par une telle beauté, il n'eut pas la présence d'esprit de la remercier sur-le-champ. Elle ne lui en laissa d'ailleurs pas le temps, esquissant une petite révérence et refermant la porte.

— Je vais vous montrer votre chambre, milord, déclara le tavernier en s'emparant de sa sacoche de voyage.

— Merci. Ce sera agréable de passer des vêtements secs.

À mi-hauteur dans l'escalier, Matt s'immobilisa. Un souvenir jouait à cache-cache dans son esprit. Il connaissait cette dame, mais d'où ? Londres, sans doute... pendant la saison... Il secoua la tête, comme pour essayer de débusquer cette réminiscence, mais rien n'y fit.

— Par ici, milord.

— J'arrive.

C'était sa chevelure qui l'avait marqué. À la lueur des chandelles, elle chatoyait comme une guinée d'or toute neuve.

Le tavernier ouvrit une porte au bout du couloir.

— Un de mes garçons ne va pas tarder à vous apporter de l'eau chaude.

— Merci.

Brown entreprit de démarrer le feu.

Matt ne connaissait pas beaucoup de dames qui auraient accepté de partager leur salon avec un inconnu. Le sentiment qu'ils s'étaient déjà rencontrés grandit encore. Qui diable était-elle ?

— Et voilà, milord.

Une fois l'aubergiste reparti, Matt se changea promptement. Plus vite, il redescendrait, plus vite il saurait qui était cette femme mystérieuse.

Peu après, il frappait à la porte du salon privé. Aussitôt entré dans la pièce, il s'inclina.

— Merci d'avoir accepté de partager votre salon et votre repas. Permettez-moi de me présenter. Worthington, à votre service.

Elle se leva en souriant.

— Comment pourrais-je refuser d'aider un compagnon voyageur par un temps aussi exécrationnel ?

Quelle grâce !

Ce furent les premiers mots qui lui vinrent à l'esprit. Elle tira le cordon de la sonnette avant de se diriger vers la table déjà dressée pour le thé. Elle prit un siège, lui indiquant celui qui lui faisait face.

— Je vous en prie. Inutile d'être trop formel.

Elle lui tendit une assiette et, peu après, une jeune fille apporta une théière couverte d'un tissu coloré avant de repartir.

— Prenez-vous du sucre ? demanda la dame en le dévisageant derrière de longs cils dorés.

Il semblait évident désormais qu'elle ne comptait pas lui révéler son nom.

— Oui, mademoiselle...

— Crème ou lait ? demanda-t-elle aussitôt.

— Deux morceaux de sucre et une goutte de lait, s'il vous plaît.

L'ombre d'un sourire se dessina au coin de ses lèvres pulpeuses.

Il fit mine de regarder autour de lui comme s'il cherchait quelque chose.

— Voyagez-vous seule ?

Les joues de sa compagne se colorèrent subitement – ce qui n'avait rien de surprenant –, offrant un résultat des plus charmants.

— Le temps exerce parfois ses caprices à nos dépens.

Son ton était pincé, mais il était difficile de savoir si c'était sa question qu'elle n'appréciait pas ou bien les caprices du temps.

Ses longs doigts minces ne portaient ni bague ni trace d'alliance. De nouveau, il eut la sensation de l'avoir déjà rencontrée. Mais comment un homme sain d'esprit aurait-il pu oublier cette chevelure sur laquelle les chandelles déversaient des reflets dorés ? En vérité, il ne l'avait pas oubliée ; c'était le nom de sa propriétaire qui lui échappait. Ses sourcils, un peu plus sombres que ses cheveux, dessinaient des arcs parfaits au-dessus d'yeux légèrement bridés. Il n'avait jamais vu de femme aussi belle.

Il aurait voulu pouvoir discerner la couleur exacte de ses yeux, mais la lumière était trop faible.

Bleus. Ils étaient bleus, il le savait. Voilà qui était encourageant. Maintenant, s'il parvenait à retrouver le reste... Par tous les diables ! Il l'avait déjà vue, mais où et quand ? Et pourquoi ce souvenir le fuyait-il ? Son regard descendit jusqu'à sa bouche, un tout petit peu plus généreuse que ne l'exigeait la mode du moment. Quel goût aurait-elle ? Il mourait d'envie de sentir ses lèvres sous les siennes...

Quand Worthington l'avait rejointe, Grace avait une boule dans la gorge. Dans le bref intervalle de temps qu'il lui avait fallu pour troquer ses vêtements mouillés contre une tenue sèche, elle avait changé d'avis une bonne douzaine de fois à propos de sa proposition de partager son dîner.

Mattheus, comte de Worthington.

Elle laissa ses yeux errer sur sa silhouette, inspection qui ne fit que confirmer ses souvenirs. Il était grand et large d'épaules ; sa veste était coupée à la perfection, sa cravate nouée de façon impeccable. Il avait toujours été si élégant ! Elle avait cru ne jamais le revoir, ou alors marié et père de plusieurs enfants. Cela étant, même s'il ne portait pas d'alliance, il pouvait très bien être marié... Oh, il était en train de parler.

— Mademoiselle...

Il la dévisageait avec curiosité, mais elle ne lui donna pas son nom et s'en tira de justesse en le bombardant de questions sur son thé.

Tout cela n'allait pas être aussi facile qu'elle l'avait cru.

Il porta sa tasse à ses lèvres, et ses sourcils presque noirs se réunirent.

— Voilà un thé extraordinairement bon pour une auberge de campagne.

— C'est mon propre mélange. Je l'avais emporté avec moi.

Elle avait prévu d'en faire cadeau à sa cousine, mais celle-ci avait refusé de prendre tout le pot.

Et maintenant, que pouvait-elle dire ? À l'exception du pasteur, cela faisait très longtemps qu'elle n'avait pas bavardé avec un membre de la gent masculine qui n'appartint pas à sa famille. Ah, justement...

— Avez-vous de la famille qui risque de s'inquiéter de votre retard ?

— Rien que mes sœurs et ma belle-mère, et elles ignorent quand je suis censé rentrer.

Il but une nouvelle gorgée de thé et reprit :

— J'imagine que votre propre famille doit être inquiète.

« Terrifiée » aurait sans doute été plus près de la vérité. Elle aurait dû être de retour à la maison depuis bien longtemps déjà.

— Un peu.

— Avez-vous encore une longue route à faire ?

Grace l'observa par-dessus le rebord de sa tasse. Elle avait cru voir passer une lueur intriguée dans ses yeux, mais il était évident qu'il ne la reconnaissait pas. Ce qui n'était guère surprenant. Ils ne s'étaient pas vus depuis plusieurs années. Il avait dû danser avec des centaines d'autres femmes depuis, alors qu'ils avaient partagé une seule et unique valse. Quoi qu'il en soit, elle ne voulait pas qu'il sache qui elle était. Cela ne ferait que compliquer sa vie, qui l'était déjà bien assez comme cela.

— Moins d'un jour de voyage, répondit-elle finalement.

Ce qui était vrai, mais trompeur. Mieux valait aborder des sujets moins dangereux.

— Que pensez-vous des progrès du traité de paix ?

Un petit sourire incurva les lèvres bien dessinées de Worthington. Il n'était pas dupe de son manège.

— Que les négociations durent depuis trop longtemps et que le nouveau gouvernement français n'a plus toutes les cartes en main.

M. Brown frappa à la porte, avant d'entrer avec l'une de ses nombreuses filles.

— Nous venons débarrasser le thé, si cela vous convient.

Grace arracha son regard de la bouche de Worthington. Elle l'avait trouvé fascinant autrefois, mais ce n'était rien comparé aux réactions qu'il déclenchait en elle aujourd'hui.

— Oui, s'il vous plaît. Nous dînerons à 18 heures.

Brown s'inclina.

— Parfait, mi...

Elle lui lança un regard menaçant.

— ... madame.

L'aubergiste et sa fille s'activèrent avant de repartir, laissant la porte entrouverte. Grace se décida à croiser le regard de Worthington. En constatant qu'il l'observait, elle sentit son ventre se nouer. Bah... elle ne le reverrait sans doute plus jamais, alors autant profiter de sa présence tant qu'elle le pouvait.

— Cela ne me dérange nullement de parler politique, déclara-t-elle, mais je dois vous avertir : je suis une whig.

2

Afficher aussi clairement ses opinions politiques était une véritable provocation. Matt eut le sentiment que cette conversation allait devenir très intéressante. Si seulement il parvenait à se souvenir de son nom ! Ou, mieux, à le découvrir.

— C'est aussi mon parti. L'aile gauche.

Une lueur de plaisir brilla dans les yeux de la dame.

— Alors, nous ne devrions pas manquer de sujets de conversation.

Ils balayèrent un large spectre – politique, philosophie et même gestion de domaines –, évoquant tout ce qu'il leur passait par la tête. Et cela continua ainsi pendant des heures, sans que ni l'un ni l'autre aient à fournir le moindre effort pour trouver matière à discussion. Cela faisait très, très longtemps que Matt n'avait pas eu une conversation aussi intéressante, encore moins avec une femme. Elle était aussi bien informée, voire mieux, que la plupart des hommes qu'il connaissait.

— Adhérez-vous aux opinions de Mary Wollstonecraft ? s'enquit-elle.

Il se pencha en avant, les coudes sur la table.

— Complètement. Ses idées sur les droits des femmes sont plus qu'intéressantes, et je suis ravi de constater qu'elle gagne de plus en plus d'adhésion dans les milieux politiques.

— Vraiment ? Je n'ai guère été à Londres ces derniers temps, déclara-t-elle avec une expression rêveuse, mais je maintiens une correspondance assidue avec quelques amis...

— Nourrissent-ils les mêmes opinions que vous ?

— Pour la plupart, oui, répondit-elle avec une pointe de prudence dans la voix.

— Alors, nous devons avoir certaines connaissances en commun.

— Avez-vous rejoint le parti dans l'espoir d'aider ces malheureux soldats revenus estropiés de la guerre ?

Ah, elle n'était pas tombée dans le piège.

— En effet.

Ils évoquèrent certaines des propositions qui étaient débattues au Parlement. Aucun doute, elle était très bien informée, songea-t-il avant de jeter un coup d'œil vers le fauteuil placé près de la cheminée. Un livre avec une couverture en tissu marbré y était posé.

— Serait-ce une des romances de Minerva que vous avez là ?

— En effet, dit-elle en redressant légèrement le menton. Je les trouve fort divertissantes.

Après la conversation qu'ils venaient d'avoir, personne ne pouvait l'accuser de s'abrutir l'esprit avec des romans à l'eau de rose. Elle possédait une culture que beaucoup de prétendus intellectuels de sa connaissance étaient loin d'avoir... et n'usait jamais de ce ton acerbe qu'ils semblaient affectionner.

— Ma belle-mère en lit, même si elle tente de les cacher à mes sœurs. Je ne suis pas certain qu'elle y parvienne toujours, ajouta-t-il avec un sourire.

Un sourire dansa à son tour sur les lèvres de sa compagne, qui pencha la tête sur le côté.

— Et vous, monsieur, en avez-vous déjà lu ?

Il se demanda – et ce n'était pas la première fois de la soirée – ce que cela lui ferait d'embrasser ces lèvres, de les mordiller...

— Pas encore.

— Vous pourriez les apprécier. C'est le cas de certains gentlemen.

— Si vous me les conseillez, je dois absolument en lire au moins un.

Elle rougit joliment, comme si elle était ravie d'avoir fait un nouvel adepte.

Soudain, l'horloge sonna 17 h 30.

Elle se leva, et il l'imita aussitôt.

— Je dois me rafraîchir avant le dîner.

— Bien sûr. Je vous retrouverai ici.

Lorsqu'elle eut quitté la pièce, il se servit un cognac à la carafe obligeamment disposée sur une desserte. Jamais encore il n'avait été aussi attiré par une femme que par sa dame mystère. Ils étaient en accord sur presque tout, et quand leurs avis divergeaient, elle formulait ses opinions de façon claire et argumentée.

Mais comment diable allait-il découvrir son nom et son adresse ? La seule idée qui lui vint était de lui proposer de l'escorter jusque chez elle dès que le temps le permettrait. Mais si elle refusait ? Eh bien, il n'aurait qu'à la suivre, songea-t-il en avalant une bonne gorgée de cognac. D'une manière ou d'une autre, il était déterminé à lui faire la cour.

Grace ferma la porte de sa chambre derrière elle et s'y adossa. Pendant des années, Matt Worthington n'avait été que le souvenir d'une toquade, mais il était en train de devenir beaucoup plus. Aujourd'hui, pour une fois dans sa vie, elle avait la possibilité de ne penser qu'à elle. Sa décision était prise : elle ne partirait pas d'ici, elle ne le quitterait pas avant d'avoir découvert le plaisir dans ses bras.

Et si quelqu'un l'apprend ?

Sa conscience, encore. Juste au moment où Grace croyait que cette agaçante conseillère avait renoncé.

Même entourée de sa famille, elle se sentait parfois si seule qu'elle avait peur d'en mourir. Elle avait accepté le destin que le sort lui avait réservé et n'en éprouvait

plus de colère, mais il y avait une chose qu'elle ne parvenait pas à surmonter : être dans l'incapacité de se marier.

— Suis-je condamnée à ne jamais connaître la joie ? Je ne demande qu'une nuit. Une seule. Une nuit qui me durera jusqu'à la fin de mes jours.

Dépravée !

— Eh bien, soit. Peu importe.

Pourtant, à la perspective de ce qu'elle s'apprêtait à faire, ses mains tremblaient, son ventre se nouait. Si seulement elle n'avait pas été aussi ignorante !

Ah, toi et tes grands projets ! Tu n'as pas la moindre idée de la manière de t'y prendre.

— Je suis sûre qu'il m'aidera. Ça ne peut pas être si dur que cela, non ?

Il te reconnaîtra. Et alors, qu'advient-il de toi ?

— Non, il ne me reconnaîtra pas. Hormis pendant cette seule danse, quand lady Bellamy l'a quasiment forcé à m'inviter, je suis sûre qu'il ne m'a même jamais regardée. Je n'étais qu'une des nombreuses jeunes filles qui faisaient leurs débuts dans le monde cette saison-là.

Et si tu te retrouves avec un enfant ?

— Tu veux bien arrêter ! C'est que le destin en aura décidé ainsi. Après tout, quelles étaient les chances que nous nous retrouvions tous les deux au même moment dans cette auberge avec personne pour nous voir ?

Abandonnant cette querelle avec elle-même, Grace se lava les mains, en regrettant de ne pas avoir une robe plus élégante à mettre. De retour au salon, elle commanda du vin. Quand Worthington revint à son tour, elle était parvenue à se calmer. Ayant renoncé à la convaincre, sa conscience la laissait courir à sa perte.

Il avait changé de chemise, mais pas de costume.

— Je vous présente mes excuses, je vais devoir dîner en bottes.

— Cela ne me dérange pas du tout, dit-elle en lui tendant un verre de vin rouge. Comme vous le constatez,

je n'avais pas d'autre tenue. Ce voyage n'était censé durer qu'une journée.

— De mon côté, n'imaginant pas être retardé, j'ai envoyé mon valet en avant-garde avec le reste de mes affaires.

Il but une gorgée et esquissa un sourire.

— Ce vin est délicieux.

— Oui. M. Brown possède une excellente cave.

Comme elle aurait aimé se confier à lui ! Lui dire que son père les amenait parfois ici, justement en raison de la qualité du vin. Lui révéler ses difficultés actuelles. Fort heureusement, avant qu'elle se laisse aller à trop de confidences, la porte s'ouvrit et M. Brown entra, suivi d'un de ses fils. Tous deux portaient des plateaux.

Un arôme appétissant chatouilla les narines de Matt et fit gronder son ventre.

— Ma femme et mes filles ont pensé que vous apprécieriez une soupe aux champignons et à la crème pour commencer. Ensuite, nous avons un assortiment de venaisons, avec des haricots verts...

Quand il acheva d'énoncer le menu, un nombre impressionnant de plats jonchaient la table et la dessert.

— Et pour terminer, un gâteau aux noix.

Une fois l'aubergiste et son fils repartis, Matt fit le service. Ils mangèrent en silence pendant quelques minutes. Lui, parce qu'il était affamé. Sa dame mystère, quant à elle, semblait un peu intimidée. Cela n'avait rien de surprenant : elle n'avait probablement encore jamais dîné seule avec un homme.

— Je dois avouer que cette auberge ne me disait rien qui vaille de prime abord, mais la nourriture et le vin rattrapent largement la vieillesse de ses murs.

— Je l'ai toujours trouvée confortable.

Il l'observa, fasciné par la délicatesse avec laquelle elle léchait la crème sur sa cuillère.

Il lui demanda ensuite son avis sur les expériences agricoles dans le Norfolk et fut surpris de découvrir

qu'elle connaissait le sujet au moins aussi bien que lui. Comme pendant l'après-midi, les heures défilèrent très vite. Lorsque l'horloge sonna 22 heures, elle se leva.

Matt se leva lui aussi, s'attendant qu'elle se retire immédiatement. Pourtant, au lieu d'exécuter une révérence et de se diriger vers la porte, elle resta devant lui, le dévisageant.

Il n'avait pas besoin de plus d'encouragements.

Il leva une main hésitante pour lui caresser la joue. Jamais il n'avait autant désiré une femme. *Comment réagira-t-elle si je l'embrasse ?* Soudain, plus rien ne compta. Ni le lieu où ils se trouvaient, ni l'identité de cette femme, ni les éventuelles conséquences de ses gestes. Elle était à lui, il le sentait jusque dans la moelle de ses os. Le destin avait mis cette tempête sur leur route pour qu'ils se rencontrent.

Elle fit un pas vers lui tandis que, du bout du doigt, il effleurait son menton, et elle combla la distance qui les séparait.

Worthington se révélait tel que Grace l'avait espéré, rêvé. Maintenant, même si elle avait voulu lui résister, elle en aurait été incapable. Elle réprima l'angoisse qui montait en elle. Son plan portait ses fruits, ce n'était plus le moment d'avoir peur. Après tout, à quoi lui servirait sa virginité dans son interminable existence de vieille fille ?

Les yeux d'un bleu si particulier du comte la fascinaient. Elle avait envie de sentir sa bouche sur la sienne, ses bras autour d'elle... Et ensuite ? Elle ne savait pas trop ce qui se produirait, mais elle comptait sur lui pour le lui montrer. Soudain, il lui enlaça la taille d'un bras, l'attirant vers lui. La main sur sa joue, il lui caressa les lèvres du pouce. Tout se déroulait exactement comme elle l'avait prévu. Elle allait passer la plus belle nuit de sa vie.

— Vous êtes exquise.

Sa voix était rauque, sensuelle.

Un frisson de plaisir la parcourut. Elle n'aurait jamais pensé entendre un homme lui dire ces mots. Elle – ou le destin – avait bien choisi.

Il se pencha, et ses lèvres vinrent effleurer les siennes.

Hésitante, elle posa une main sur son épaule, puis l'autre, et les noua autour de son cou. Quand il lécha la commissure de ses lèvres, elle ne sut comment réagir et sentit qu'il souriait contre sa bouche. S'y prenait-elle mal ?

Après l'audace dont la belle inconnue avait fait preuve en l'invitant à se joindre à elle au salon, Matt s'était imaginé qu'elle était expérimentée, mais ce n'était pas le cas et, pour une raison étrange, cela lui plaisait – c'était un peu comme si elle n'avait attendu que lui.

Il s'écarta légèrement pour la regarder dans les yeux.

— Vous n'avez encore jamais été embrassée ?

Les joues de la jeune femme se colorèrent.

— Est-ce... est-ce si évident ?

— Non, mentit-il.

Elle baissa ses longs cils, et cet accès inattendu de timidité le troubla.

— Vous êtes parfaite.

De nouveau, elle leva les yeux vers lui. Il respira son odeur, légère, citronnée, si différente des parfums fleuris qu'utilisaient les autres femmes. Prenant son visage en coupe entre ses mains, il l'embrassa une nouvelle fois, taquinant sa lèvre inférieure, lui montrant comment faire, l'incitant à ouvrir la bouche.

Sa timidité reflua et elle se pressa contre lui, lui rendant son baiser avec plus de vigueur. Tandis qu'il lui caressait le dos, il fut pris d'une folle envie de dénouer les lacets que rencontraient ses doigts, mais il se retint. Il était encore trop tôt. Pas question de l'effrayer.

Elle poussa un soupir, se fondant contre lui.

Deux des meilleurs amis de Matt venaient de se marier, et il était grand temps pour lui d'en faire autant. Il n'avait pas cru Marcus quand celui-ci avait

affirmé être tombé amoureux de Phoebe au premier regard, mais il était en train de changer d'avis.

L'idée de se mettre sérieusement à la recherche d'une épouse le narguait depuis des mois. Soudain, il faillit éclater de rire. Il ne lui serait jamais venu à l'esprit qu'il rencontrerait sa future femme dans une auberge de campagne ! Il la serra un peu plus contre lui. Qui qu'elle fût, elle lui appartenait. Si seulement elle voulait bien lui dire son nom ! Il envisagea d'envoyer valser ses bonnes manières et de le lui demander directement, mais il craignait de la faire fuir. Et puis, quelle importance qu'il sache son nom dès maintenant, puisqu'il allait passer le reste de sa vie à apprendre à la connaître ?

Il allait sans doute devoir attendre le lendemain matin pour lui demander sa main, ou pour qu'elle lui dise à qui il devait s'adresser pour avoir la permission de la courtiser. Néanmoins, son attitude, sa conversation et la maturité de son corps lui indiquaient qu'elle n'était plus une jeune fille. Si elle pouvait choisir elle-même, ce n'en serait que mieux.

Un coup frappé à la porte interrompit leur baiser. Il s'écarta.

— Oui ?

Brown passa la tête par l'entrebâillement.

— Milord, mi... euh... madame. Vos chambres sont prêtes. Une de mes filles a glissé une bouillotte entre les draps.

Quand Matt l'avait lâchée, sa compagne s'était retournée vers la cheminée, le laissant discuter avec l'aubergiste.

— Merci, Brown.

— Sonnez si vous avez besoin de quoi que ce soit et quelqu'un vous répondra sur-le-champ.

— Merci encore, dit Matt avant de refermer la porte.

En deux enjambées, il fut de nouveau avec elle. Posant un doigt sous son menton, il la força gentiment à lever la tête.

— Je vous accompagne à votre chambre.

Elle hocha la tête. Même dans la faible lueur de la chandelle, il discernait le désir dans son regard. Si seulement il avait pu lui offrir de partager son lit... mais non, il ne fallait pas l'effrayer. Mieux valait attendre qu'ils soient fiancés.

Il la quitta donc sur le pas de sa porte, comme l'exigeait la bienséance, puis gagna sa propre chambre, à l'autre extrémité du couloir. Il fut ravi de trouver une carafe de cognac sur la table de chevet. Après s'être déshabillé, il enfila une confortable robe de chambre en laine vert sombre que l'aubergiste avait eu la prévenance de laisser à son intention. Puis, debout devant le feu dans la cheminée, son verre entre les doigts, il entreprit de réfléchir aux mots qu'il emploierait pour sa demande en mariage.

Grace n'arrivait pas à croire que Worthington l'ait embrassée ainsi pour ensuite l'abandonner devant le pas de sa porte. Bonté divine, elle s'était pratiquement jetée à son cou !

« Tu vois, il n'a même pas envie de toi », se moqua sa conscience.

— Oh que si ! Sa façon de m'embrasser ne laisse aucun doute là-dessus.

Pourquoi fallait-il que Worthington soit aussi gentleman ? Pour l'heure, ce n'était pas le meilleur service qu'il lui rendait. Il aurait pu lui faciliter les choses. Après ce qu'il avait dit, après ce baiser, comment avait-il pu la quitter ainsi ? À l'évidence, si elle voulait avoir sa nuit, c'était à elle d'agir. Et donc, d'aller le retrouver.

Elle appela la jeune fille de l'aubergiste qui l'aida à se déshabiller. Il lui fallut encore plusieurs minutes et un verre de vin pour rassembler tout son courage. Puis elle jeta la couverture sur ses épaules et sortit dans le couloir.

Problème : elle ignorait où était sa chambre. Fort heureusement, un rai de lumière brillait sous une porte à l'autre bout du corridor. Ils étaient les seuls clients de l'auberge, ce ne pouvait être que sa chambre.

Ses pieds nus foulèrent le vieux plancher froid tandis qu'elle parcourait les quelques mètres qui la séparaient de son but. Inconsciemment, elle retenait son souffle. Allait-il la repousser ? Elle frappa à la porte et entra sans attendre la réponse.

L'expression ravie sur le visage du comte lui dit tout ce qu'elle avait besoin de savoir.

3

Alerté par un courant d'air froid sur sa nuque, Matt se retourna et son cœur bondit de joie. Il adressa un remerciement silencieux aux divers dieux qui venaient de combler son plus cher désir.

Le blanc virginal de la chemise de la jeune femme semblait luire sous la couverture de laine dont elle s'était enveloppée. Ses longs cheveux, libérés de leurs épingles, cascadaient jusqu'à sa taille. Un petit sourire timoré frémissait sur ses lèvres. Malgré son appréhension évidente, elle était venue le retrouver.

Il songea brièvement aux épreuves que ses amis avaient dû traverser avant de se marier, et il sourit à son tour. Voilà qui devait être la cour la plus facile de l'histoire de l'humanité. Il lui avait suffi de trouver un endroit où se réfugier pour se protéger de l'orage.

Elle rougit.

— Puis-je... puis-je entrer ?

Trois longs pas l'amènèrent près d'elle.

— Oui.

Dans ma vie, dans ma maison, dans mon cœur.
Il avait encore du mal à croire qu'elle soit réellement là.

— Oui, répéta-t-il, vous pouvez entrer.

Quand il la souleva dans ses bras, la couverture glissa à terre. Il l'embrassa, avant de la regarder dans les yeux tout en se dirigeant vers le grand lit. Il ne l'y allongea pas – pas tout de suite –, préférant la déposer

délicatement à terre. Ses doigts trouvèrent les lacets de sa chemise.

— Puis-je ?

Elle le regarda à son tour dans les yeux.

— Oui.

Il tira sur les cordons, et la fine mousseline glissa sur ses épaules, puis sur sa taille. Matt cessa de respirer. Sa longue chevelure la couvrait de reflets dorés au milieu desquels émergeaient les pointes roses de ses généreux seins ivoire. Elles semblaient l'appeler, l'implorant de les goûter et de les vénérer. Existait-il femme plus parfaite ? Il captura sa bouche dans un baiser encore timide, tout en faisant glisser sa chemise sur ses hanches, puis il s'écarta et la contempla. Ses lèvres étaient légèrement gonflées, et un triangle d'or scintillait à la naissance de ses cuisses.

À moi, ce soir et pour toujours.

Après avoir écarté les draps, il la souleva de nouveau et la déposa au centre du lit, avant de retirer sa robe de chambre et de se glisser auprès d'elle. Ils allaient faire l'amour pour la première fois, et il voulait que cette nuit soit une expérience merveilleuse pour sa dame.

Soudain, il hésita. Et s'il lui faisait sa demande maintenant ? Non, mieux valait attendre le lendemain matin. Elle devait déjà avoir compris ses intentions, sinon elle ne serait jamais venue le retrouver.

Elle l'observa, les yeux grands ouverts, tandis qu'il posait les paumes sur son corps. Il avait besoin de la toucher pour s'assurer qu'elle était vraiment là.

— Vous êtes la plus belle femme que j'aie jamais vue, dit-il avec révérence.

Elle sourit un peu, et un tremblement la parcourut.

— N'ayez aucune crainte, je serai doux.

Il s'allongea à ses côtés et l'encouragea à le toucher à son tour, tout en déposant de tendres baisers dans son cou jusqu'aux doux monts de ses seins. Du pouce, il caressa ses mamelons érigés avant d'en aspirer un dans sa bouche. Lorsqu'il se mit à lécher et à sucer la

pointe rose, elle frémit et se pressa contre lui. Un long soupir lui échappa quand les lèvres de Matt entamèrent une lente descente vers les boucles dorées de son sexe, qu'il trouva déjà brûlant et humide de désir. Un doux gémissement lui échappa, mais elle ne se raidit pas.

Quand il glissa la langue entre ses plis intimes et titilla le point le plus sensible de son être, elle cria et se cambra. Jamais Matt n'avait éprouvé autant de satisfaction à prodiguer cette caresse. Peut-être parce qu'il savait que, désormais, il ne partagerait une telle intimité avec aucune autre femme.

Rouvrant les yeux, Grace admira le torse de Worthington et la toison qui le recouvrait. Nu, il était encore plus impressionnant. Elle avait combattu sa gêne quand il lui avait enlevé sa chemise, mais le moment n'était plus à la pudeur. Si elle ne devait connaître que cette seule nuit de passion, elle voulait s'y livrer tout entière, même si elle ignorait ce qui l'attendait au juste.

Elle allait devoir lui faire confiance pour la guider.

Encore une fois, il lui dit qu'elle était exquise. Elle fondit encore un peu plus.

Il émit un petit rire rauque en la dévisageant.

— Touchez-moi si vous en avez envie.

Elle tendit la main, la posa sur son torse, puis fut incapable de résister à l'envie de jouer avec ses poils sombres et bouclés. S'ils étaient doux, sa poitrine était dure, bien plus dure que la sienne. Il lui était arrivé de voir des hommes travaillant torse nu dans les champs, mais aucun ne ressemblait à Worthington.

Il l'embrassa tendrement, tout en continuant à la caresser. Ses mains solides semblaient allumer des feux sous sa peau. Jusqu'à cet instant, elle ignorait à quel point le contact d'une autre personne pouvait être délicieux. Son souffle s'accéléra tandis que la bouche de Worthington suivait ses doigts.

— Ma dame, murmura-t-il. Mon amour.

Mon amour ? Des larmes menacèrent de lui emplir les yeux, mais elle les refoula. Si seulement ç'avait été vrai, si seulement il avait pu y avoir un avenir pour eux... Mais il n'endosserait sûrement pas les responsabilités qu'elle apporterait, et elle refusait d'y penser ce soir. C'étaient probablement des mots que les hommes prononçaient machinalement lorsqu'ils se trouvaient avec une femme.

S'abandonnant de nouveau à ses caresses, elle gémit tandis qu'il se lançait à la découverte de son corps. Un désir, un *besoin* insensé, bouleversant, la saisit. Ses seins lui paraissaient soudain très lourds, ses mamelons si durs qu'ils lui faisaient mal. Worthington les toucha, dessinant de lents cercles autour d'eux avec son pouce. Quand il releva la tête, Grace voulut l'empêcher de s'écarter, mais il prit la pointe d'un sein dans sa bouche et la suçà. Ce fut un choc. Jamais elle n'avait éprouvé cette sensation, cet avant-goût du paradis. Il administra le même traitement à son autre sein avant de déposer sur son ventre des baisers si légers qu'on aurait cru des ailes de papillon frôlant sa peau, jusqu'à ce qu'il arrive au cœur de son intimité. Lorsqu'il la lécha avec une infinie douceur, elle poussa un cri de plaisir.

Worthington la tint ainsi, les deux mains sous ses fesses, pour continuer à boire à la coupe de son sexe. Si elle ignorait ce qui était en train de lui arriver, son corps, lui, semblait le comprendre parfaitement.

Elle se pressa contre sa bouche, exigeant davantage.

— Pas encore, ma douce.

Sa voix était profonde, ensorcelante.

Incapable de se contrôler, elle se tordait follement tandis qu'il continuait à la torturer. Soudain, au moment même où elle se disait qu'elle ne pourrait en supporter davantage, son ventre se serra avant de s'ouvrir, submergé par une vague d'extase. Des spasmes aussi violents que merveilleux explosèrent en elle, irradiant depuis le cœur de sa féminité.

Worthington émit un petit grondement avant de s'allonger de nouveau contre elle pour s'emparer de sa bouche. Il avait un goût différent, cette fois. Avec un peu de retard, elle comprit que cette saveur musquée était la sienne.

Quelques secondes plus tard, il se sépara d'elle pour s'emparer d'un verre sur sa table de chevet.

— C'est du cognac, dit-il en le lui offrant.

— Merci.

Encore un peu hébétée, elle se redressa, et il la soutint tandis qu'elle buvait une gorgée. La brûlure de l'alcool lui fit du bien.

Le courage des pleutres.

Worthington l'observait.

— Êtes-vous sûre de vouloir continuer, mon amour ?

Comment aurait-elle pu ne pas le vouloir ? Cette nuit serait la seule, et elle devrait lui durer jusqu'à la fin de sa vie.

— Oui, j'en suis certaine.

Sa voix profonde la caressa.

— Dites-moi si vous souhaitez que j'arrête.

Qu'il arrête ? Jamais ! Pas maintenant qu'elle était allée si loin.

— Oui.

Des lèvres fermes taquinèrent les siennes, et la langue de Worthington se fraya un chemin dans sa bouche. En gémissant, elle lui rendit son baiser. De nouveau, il trouva le chemin entre ses jambes et inséra un doigt en elle. L'incendie reprit avec plus de vigueur, et il but son cri dans sa bouche. Elle n'avait jamais rien connu d'aussi bon.

Worthington rit doucement, comme si cela lui plaisait autant qu'à elle. Puis il se plaça sur elle et la pénétra très doucement, s'enfonçant progressivement en elle. Il donna un coup de reins, l'emplissant totalement, avant de s'immobiliser. Une douleur aiguë la poignarda. Mais les lèvres de Worthington étaient déjà sur les siennes, comme pour avaler cet éclat de douleur,

le lui enlever et, très vite, le feu délicieux remplaça le mal. Un plaisir insensé tourbillonna dans son ventre.

C'était une découverte si totale, si merveilleuse, que Grace ne pouvait que tenter d'apaiser le désir de Worthington aussi bien que le sien. Il caressa ses seins, et elle cria sous sa bouche qui l'embrassait.

Il abandonna ses lèvres pour entamer de lents mouvements de va-et-vient.

— Comment te sens-tu, maintenant ? murmura-t-il, et ce tutoiement soudain ajouta encore à l'excitation de Grace.

— Je... je...

Elle ne parvenait pas à trouver les mots. La douleur avait disparu, et Worthington, son corps, son... sexe, l'emplissait entièrement, la possédait. Jamais elle n'avait connu une telle joie.

— Bien et aimée, j'espère. Et cela ne deviendra que meilleur, je te le promets. Noue tes jambes autour de moi.

Elle obéit et le sentit encore un peu plus en elle. Curieusement, elle eut conscience un bref instant de la tempête qui faisait toujours rage dehors, une tempête qui lui paraissait soudain bien faible par comparaison avec celle qui rugissait en elle. Tout à coup, elle eut l'impression que des éclairs de foudre explosaient dans tout son être.

« Je te donnerai ce plaisir jusqu'à la fin de mes jours », crut-elle l'entendre dire.

Matt avala son nouveau hurlement dans un baiser. Elle le serrait dans l'étau de ses jambes, et son fourreau intime le retenait prisonnier, l'empêchant de se retirer. Plongeant plus profondément en elle, il répandit sa semence. Sa dame s'accrocha à lui, frémissante, ébranlée de spasmes irrépessibles. Leur extase commune parut durer une éternité jusqu'à ce que, enfin, ils commencent à se détendre. Il déposa de doux baisers

dans sa chevelure. Cette femme extraordinaire était la sienne.

Avant de monter dans sa chambre, il avait déjà décidé de l'épouser, car elle semblait représenter tout ce qu'il cherchait, mais il savait désormais qu'elle lui était aussi nécessaire que l'air qu'il respirait. Le mariage serait célébré le plus tôt possible, et plus rien ne pourrait jamais les séparer.

Il s'allongea auprès d'elle, à cette place qui serait la sienne pour le restant de leurs jours.

— Dors, mon amour.

Les larmes étranglèrent Grace. Elle aurait voulu lui répondre, mais elle en était incapable. Il avait fait de cette nuit la plus parfaite qui soit. Meilleure que tout ce qu'elle avait pu imaginer. Elle avait été folle de croire qu'elle pourrait se donner à lui sans que cela ait de conséquences. Pire encore, il l'avait appelée « mon amour » et il était sincère, elle en avait la certitude. Une souffrance inconnue s'empara d'elle, son cœur se déchira en lambeaux. Même s'il l'aimait, cela ne déboucherait sur rien ; elle avait donné sa parole. Le mariage lui était interdit.

Quelques heures plus tard, elle fut réveillée par un rai de lumière blafard qui se glissait entre les volets. La tempête s'était calmée et elle était blottie contre Worthington, bien au chaud et protégée. Elle aurait voulu rester là pour l'éternité. Pourtant, elle devait partir. Elle se glissa hors du lit. La sentant bouger, il essaya instinctivement de la rattraper. Pendant un instant effroyable, elle crut qu'il s'était réveillé. Elle s'immobilisa, sa main sur son épaule, et attendit que sa respiration retrouve un rythme régulier pour s'éloigner.

Après avoir enfilé sa chemise et ramassé la couverture, elle s'autorisa un dernier regard vers le lit et contempla le beau visage détendu de Worthington, regrettant de ne pouvoir prendre le risque de l'embrasser ou de le toucher. À jamais elle garderait cette image dans son cœur.

Elle revint aussi silencieusement que possible dans sa chambre. Il devait être à peine 4 heures du matin. Elle se lava et se rhabilla de son mieux avant de tirer le cordon de la sonnette.

Peu après, on frappa doucement à la porte et la jeune fille de la veille apparut, se frottant les yeux.

— Oui, milady ?

— Je suis désolée de te réveiller si tôt, mais je dois partir, dit Grace. J'ai seulement besoin que tu m'aides à nouer les lacets de ma robe, tu pourras ensuite retourner te coucher. S'il te plaît, prévien ton père de notre départ.

Quelques minutes plus tard, Grace descendit au rez-de-chaussée, où M. Brown lui tendit une tasse de thé.

— Milady, nous serions heureux que vous partagiez votre petit déjeuner avec nous.

Grace sourit et accepta la tasse, mais secoua la tête.

— C'est gentil, mais je dois partir. Ma famille doit s'inquiéter.

— Attendez juste un instant, et je vous donnerai du pain et du fromage. Vous mangerez en route.

Malgré le repas fort copieux qu'il lui avait servi la veille, Grace découvrit qu'elle était affamée.

— Merci.

Dehors, un paysage désolé l'attendait. Un gel épais recouvrait le sol, et la vieille auberge semblait disparaître sous une épaisse couverture de neige. Dieu merci, dans cette blancheur omniprésente, la lune brillait assez pour les guider.

Son valet l'aida à monter en voiture et, quelques secondes plus tard, l'attelage s'ébranla.

— Nous serons arrivés avant le lever du jour, madame.

Serrant son manteau autour d'elle, Grace se tourna vers Neep.

— Merci. Avez-vous pu manger un morceau, le cocher et toi ?

— Du pain et du jambon. C'est bien assez.

Grace hocha la tête et se renfonça dans son siège molletonné mais glacial, appréciant la chaleur des briques qu'on avait placées sous ses pieds.

Quand ils quittèrent l'enceinte de la cour, elle se retourna vers la fenêtre de la chambre où dormait Worthington. Le seul homme qu'elle avait voulu aimer. Et qu'elle ne reverrait plus jamais.

Un peu plus d'une heure plus tard, ils s'engageaient dans l'allée menant à Stanwood Hall. Elle essuya ses larmes et se força à afficher un grand sourire.

Quand elle pénétra dans le grand hall, elle fut accueillie par Royston, son majordome, visiblement soucieux, qui lui prit son manteau. Peu après, une explosion de bruit retentit lorsque six enfants, de cinq à dix-huit ans, se ruèrent sur elle. Le chaos régna tandis qu'ils lui faisaient part de leur inquiétude avec leur extravagance coutumière.

— Que faites-vous debout si tôt ? Allons, je n'ai même pas encore pris mon petit déjeuner. Laissez-moi manger et, si vous vous tenez tranquilles, je vous raconterai ce qui a provoqué ce contretemps.

Ils l'escortèrent jusqu'à la salle du petit déjeuner.

Charlotte, dix-huit ans, lui servit une tasse de thé pendant que Walter, quatorze ans, empilait des monceaux de nourriture sur une assiette qu'il lui apporta. Alice et Eleanor, les jumelles de douze ans, et Philip, sept ans, s'assirent à table et attendirent. Mary, la plus jeune, cinq ans, grimpa sur les genoux de Grace. Seul manquait à l'appel Charles, désormais comte de Stanwood, qui était au collège à Eton.

— J'ai cru que tu étais partie comme maman, dit Mary, ses petites lèvres tremblantes.

Grace l'étreignit très fort.

— Il n'y a pas à avoir peur, ma chérie. Je suis là maintenant.

Après avoir avalé un bout de toast et bu une gorgée de thé, elle se redressa. Aucun d'entre eux ne devait être

au courant de sa nuit avec Worthington, ni soupçonner quoi que ce soit.

— J'étais en train de rentrer de ma visite à la cousine Anne quand une tempête a éclaté. Fort heureusement, nous étions proches d'une auberge et nous avons pu y trouver refuge. Rien de bien excitant, en vérité. Dès que nous avons pu reprendre la route, nous l'avons fait. Un voyage assez morne, en fin de compte.

En dehors du fait qu'elle avait rencontré Worthington et passé la plus merveilleuse nuit de sa vie dans ses bras.

— Maintenant, nous avons trois semaines avant notre départ pour Londres. Je compte sur vous pour avoir un comportement exemplaire afin que nous puissions partir en temps et en heure. Royston, du nouveau au courrier ?

— Oui, madame. J'ai mis les lettres dans votre bureau.

Grace regarda autour de la table.

— Charlotte, nous nous verrons dans une heure. Si tu as fini de manger, fais donc tes gammes au piano ou entraîne-toi au chant. Les autres, vous avez vos leçons.

Les enfants quittèrent la pièce, qui devint subitement silencieuse. Seule Jane, leur cousine qui vivait avec eux depuis plusieurs années, resta.

Elle adressa un regard inquiet à Grace.

— Tu as l'air fatiguée. Tu n'as pas bien dormi ?

— Si, assez bien, malgré la tempête. Dès que j'aurai pris un bain et que je me serai changée, j'aurai meilleure mine.

Sa cousine sourit.

— Sûrement. As-tu réfléchi un tant soit peu à un éventuel retour en société ? Ce serait vraiment une honte que tu ne puisses plus t'amuser.

Grace pinça les lèvres. Elle n'était plus retournée à Londres pour la saison depuis que sa mère était morte en couches avec le bébé.

— À quoi bon ? Je ne suis pas libre de me marier jusqu'aux vingt et un ans de Charlie, quand il pourra assumer la garde des enfants, ce qui fait encore cinq années à attendre.

Elle secoua la tête.

— Si, quand Mary fera ses débuts dans le monde, un gentleman quelconque recherche une vieille guenon, j'y réfléchirai peut-être. Jusque-là, je ne fréquenterai que les thés et les divertissements qui ne portent pas à conséquence. Mais tante Herndon et toi, vous pourrez vous amuser autant qu'il vous plaira. Elle a accepté de servir de chaperon à Charlotte et devra donc assister à toutes les réceptions.

Jane s'esclaffa.

— Tu ne feras quand même pas faux bond à lady Thornhill ? demanda-t-elle.

Lady Thornhill tenait le salon le plus passionnant de la haute société. Il s'y mêlait artistes, écrivains et philosophes.

— Non, si elle m'invite, j'irai, répondit Grace en se servant une nouvelle tasse de thé. Ainsi qu'à quelques réunions politiques, sans doute.

Sa cousine se leva.

— Je te laisse. Je sais que tu as beaucoup à faire.

Jane était aussi bonne que peu exigeante. À bientôt quarante ans, quelques fils argentés commençaient à parsemer sa chevelure blonde. Son amoureux avait, disait-on, disparu en mer, et elle n'avait jamais été tentée d'en épouser un autre. Peut-être trouverait-elle quelqu'un cette saison... auquel cas Grace devrait se chercher une nouvelle compagne.

Un aboiement puissant retentit dans le hall, et un immense danois, traînant un valet derrière lui, bondit dans la salle du petit déjeuner. En voyant sa maîtresse, l'animal vint poser son énorme tête sur son bras.

— Bonjour, Daisy, t'aurais-je manqué ? demanda Grace avant de se tourner vers le malheureux valet.